

Études littéraires africaines



LUDWIG (Ralph), *Frankokaribische Literatur, eine Einführung*. Tübingen : Narr Francke Attempto Verlag, Coll. narr studienbücher, 2008, 182 p. – ISBN 3-8233-6352-2

Corinne Blanchaud

Number 27, 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1034334ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1034334ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Blanchaud, C. (2009). Review of [LUDWIG (Ralph), *Frankokaribische Literatur, eine Einführung*. Tübingen : Narr Francke Attempto Verlag, Coll. narr studienbücher, 2008, 182 p. – ISBN 3-8233-6352-2]. *Études littéraires africaines*, (27), 124–126. <https://doi.org/10.7202/1034334ar>

sacrée », « théologien soucieux d'élaborer et de communiquer au fur et à mesure les clauses d'une nouvelle "Charte du Sacré" devant redonner du Mythique au Mystique et régir des rapports harmonisés avec un divin épuré d'artifices » (p. 93-94).

Dans le deuxième volume, R. Furlong présente de manière générale l'œuvre théâtrale de Chazal (p. 11-31). La seconde partie de l'ouvrage contient l'édition intégrale de *Moïse*, pièce allégorique en cinq actes : « L'Annonciation », « Le Banquet », « Trente ans après », « La Transfiguration » et « La Résurrection ». L'éditeur C. Cassiau-Haurie précise que le texte de cette édition correspond intégralement au texte tapuscrit reçu par Vinod Appadou des mains de Chazal lui-même en 1970. La pièce, datée de la fin 1950 ou du début 1951, suit l'évolution de Jésus-Christ et souligne les fondamentaux de la foi chrétienne. Dieu étant le seul mythe valable pour Chazal, d'autres pièces telles que *Iésou*, *Judas*, *Les Désamorantes* et *Le Concile des poètes* s'inscrivent dans la même veine de théâtre prophétique et poétique dont le lecteur doit chercher les clés d'interprétation.

Les pièces de théâtre de l'auteur, « toujours aussi méconnues, sinon inconnues, [puisque] aucun des quelques ouvrages parus sur Malcolm de Chazal n'évoque ni ne décrit son théâtre » (p. 12), méritent d'être (ré)éditées. *Moïse* est un bon exemple d'un théâtre à l'ancienne, qui opère « comme un rite permettant à la fois défoilement et régénération » (p. 15), à l'image des pièces de Sophocle, Eschyle ou Euripide. L'édition de l'*Autobiographie spirituelle* est aussi la bienvenue. Elle souligne le fait que « la conservation de ce formidable patrimoine est un véritable casse-tête » (p. 97) et nous apprend que l'intérêt pour l'œuvre de Chazal s'est développé à partir du centenaire de sa naissance en 2002, mais qu'il reste encore beaucoup d'aphorismes, de chroniques, de pensées, de dialogues de théâtre et de textes inédits à découvrir dans un ensemble littéraire dispersé à travers le monde.

■ Karen FERREIRA-MEYERS

LUDWIG (RALPH), *FRANKOKARIBISCHE LITERATUR, EINE EINFÜHRUNG*. TÜBINGEN : NARR FRANCKE ATTEMPTO VERLAG, COLL. NARR STUDIENBÜCHER, 2008, 182 p. – ISBN 3-8233-6352-2.

Ralph Ludwig, Professeur au Département d'Études Romanes de l'Université Martin-Luther de Halle-Wittenberg, propose, par cette *Introduction* à la littérature franco-caribéenne, un vaste panorama historique et culturel des Antilles. Il aborde trois questions qui permettent de situer les textes littéraires caribéens francophones et leurs problématiques dans le champ de la littérature en général : après avoir circonscrit ce qui constitue l'identité culturelle de l'archipel à travers l'histoire, R. Ludwig s'attache à définir les principales étapes du développement des traditions littéraires caribéennes au XIX^e et surtout au XX^e s., afin d'introduire les perspectives d'évolution construites sur ce socle par la jeune littérature antillaise des dernières décennies.

Voix d'une société édifiée à partir de la mémoire confisquée des esclaves noirs qui ont peuplé majoritairement les Antilles depuis la première moitié du

XVIII^e siècle, et marquée par l'éradication des populations locales, la littérature antillaise francophone s'est constituée par la mise à distance progressive de l'héritage de culture écrite, imposé par la métropole, et sous l'influence croissante d'une mémoire spécifique, transmise oralement. Jusqu'au début du XX^e siècle, la littérature reproduit la vision et les représentations de l'étranger, en s'appliquant notamment au « bon usage » de la langue française. Les genres à l'honneur sont le roman et la poésie, au détriment des formes de narration courtes, et le langage littéraire est artificiel et pompeux. S'ouvrant cependant à d'autres textes, plus propres à saisir la vérité quotidienne des îles, tels les récits des voyageurs et les témoignages journalistiques – qui ont circulé dès le XVII^e siècle –, ou les comptes rendus historiques, précieuse source de documentation pour les auteurs, l'écrit antillais s'efforce de plus en plus de saisir la réalité quotidienne de la société caribéenne émergente et de lui conférer une existence littéraire selon des principes esthétiques toujours plus autonomes, en recourant aux paradigmes de la communication quotidienne, tels les structures du récit oral et les emprunts à la langue créole. L'abolition de l'esclavage et la nouvelle société qui se constitua, marquée par l'intégration des nouveaux immigrants, sont perçues, par les auteurs contemporains, comme le terreau de la créolisation. La littérature devient ainsi peu à peu le lieu de la mémoire culturelle, fondatrice d'identité, intégrant les traces des multiples présences antillaises.

Au cours de l'analyse de cette évolution, R. Ludwig distingue Haïti et les Antilles françaises qui, en raison de leur histoire, ne constituèrent pas simultanément ni de façon identique une mémoire culturelle spécifique. Ainsi les concepts d'indigénisme, de négritude et de réalisme merveilleux, dont l'émergence est expliquée par l'histoire, eurent-ils un rôle fédérateur pour la constitution d'une mémoire antillaise. Celle-ci s'affirme enfin, vers la fin des années 80, dans la créolité, terme qui, après avoir désigné les débats autour de l'utilisation de la langue créole, a fini par devenir le lieu de la conscience solidaire d'une communauté géographique, politique et anthropologique. R. Ludwig consacre cependant un chapitre entier à É. Glissant, fondateur des concepts d'antillanité, de « Chaos-monde » puis de « Tout-monde », par lesquels l'écrivain dépasse les limites assignées aux Antilles pour montrer que le monde moderne lui-même est babélien, divers et en mutation permanente, comme le furent les Antilles tout au long de leur histoire. La jeune littérature antillaise, indique R. Ludwig, participe de ces deux mouvements de pensée, l'un et l'autre largement influencés dans leur devenir par l'apport nouveau des diasporas antillaises. L'auteur insiste par ailleurs sur le fait que ces concepts, tout en inférant une certaine unité du paysage littéraire antillais, permettent d'en percevoir toute la diversité essentielle, et qu'il est impossible, au sein de celle-ci, d'identifier des entités spécifiques qui correspondraient à chacune des îles.

L'intérêt du livre de R. Ludwig réside en cela que, partant d'une perspective historique, il tente de situer le phénomène que représente la littérature francophone des Caraïbes au sein de la « littérature-monde » et de montrer la circulation des réseaux de sens pour énoncer d'une part la créolité, d'autre part l'antillanité et, par-delà, le « Tout-monde ». Destiné surtout aux néo-

phytes, cet ouvrage témoigne de l'intérêt croissant pour les littératures francophones dans les universités allemandes.

■ Corinne BLANCHAUD

PIERRE (ÉMELINE), *LE CARACTÈRE SUBVERSIF DE LA FEMME ANTILLAISE DANS UN CONTEXTE (POST)COLONIAL*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. APPROCHES LITTÉRAIRES, 2008, 190 P. – ISBN 978-2-296-05851-4.

Cet ouvrage, publication d'un mémoire de D.E.A. en Études Littéraires mené à l'Université du Québec à Montréal, s'appuie sur l'analyse de deux romans, *Mélody des faubourgs* (L'Harmattan, 1989) de Lucie Julia et *La Grande Drive des esprits* (Le Serpent à plumes, 1993) de Gisèle Pineau, dans lesquels Émeline Pierre a choisi d'analyser le processus de déconstruction du mythe guadeloupéen de la femme *poto mitan*. Le choix d'étudier les romans de deux écrivaines appartenant à deux générations différentes découle d'une volonté de comparer le traitement que subit la figure féminine dans « un contexte (post)colonial ». En effet, l'auteure justifie les parenthèses dans son titre par le fait que Lucie Julia a connu le statut colonial de la Guadeloupe, ce qui transparaît dans son roman. Ainsi, pour comprendre les enjeux des textes, É. Pierre consacre un premier chapitre à la naissance et à l'évolution du mouvement postcolonial aux Antilles, dans lequel elle jette notamment un éclairage sur les courants qui ont marqué la littérature antillaise : négritude, antillanité, créolité. Elle met également en parallèle la notion de postcolonialisme avec les théories féministes pour souligner le renversement des représentations stéréotypées des figures féminines dans l'espace romanesque. Les écrivaines s'inscrivent dans une démarche de subversion, dans le sens où elles dépassent les limites imposées par les canons littéraires. Ce caractère subversif se manifeste par les prises de position contestataires des personnages romanesques et plus particulièrement ici par la conquête de l'espace.

L'importance de l'espace dans la quête identitaire de la femme est abordée dans le second chapitre. É. Pierre s'interroge sur les déplacements des personnages dans le champ social et le paysage guadeloupéens, déplacements qui rendent possible l'appropriation de nouveaux espaces : le lieu de travail, la case, le faubourg, la campagne, la ville et même la France, voire le reste du monde. À travers leurs errances, les femmes questionnent les limites de l'espace et se condamnent à la *drive*, une étape nécessaire à l'épanouissement et à l'évolution de la figure féminine, qui refuse d'être enracinée dans un lieu donné. Les femmes « désirent s'émanciper de la tradition qui enferme la femme au rôle de *poto mitan* devant s'astreindre aux limites de son foyer » (p. 96). Cette ouverture à la *drive* contribue ainsi à l'émancipation féminine.

Enfin, le troisième chapitre s'ouvre sur la typologie des personnages féminins. É. Pierre revient dans un premier temps sur les stéréotypes féminins récurrents dans la littérature et la culture orales (dans les proverbes, les *tim-tim* et les chansons), mais aussi dans la poésie, « doudouiste » notamment, où la figure féminine est ambivalente. Elle montre dans un second temps comment les deux écrivaines ont choisi de mettre en scène des femmes qui